

Adynaton

Publié le 22 Janvier 2016

Ne pas se laisser condamner à défaire des chignons de bronze
Henri Michaux

Catherine Froment, Séverine Astel et Alex Moreu. C'est un trio sauvage qui prend possession de la scène du Sorano cette semaine avec *Le Retireur des Eaux*. Une belle affiche, prometteuse en termes d'intensité furieuse, d'engagement physique et de beau jeu d'acteurs. Promesse tenue ? Oui, sans réserve. Mais l'expérience va encore bien plus loin, par la pertinence du texte de la comédienne et performeuse toulousaine, sa poésie et sa drôlerie ; par ses trouvailles de mise en scène, leur force plastique et symbolique ; par le travail ciselé de la lumière, du son et de la scénographie ; et par le rythme de l'ensemble, parfaitement maîtrisé, qui en fait un travail abouti et puissamment évocateur.

Genèse de la crise

Nous sommes en crise. Une phrase tellement rebattue qu'elle en devient souvent vide de sens. Difficile pourtant d'échapper à une réalité si prégnante, si bien qu'il semble impossible de parler d'autre chose aujourd'hui. Mais que dire alors sur le sujet qui ne l'ait pas déjà été ? Comment faire du neuf, du nouveau, de l'unique, puisque ce n'est que cela qui emporte les faveurs de la grande machine progressiste, lancée à toute berzingue à la poursuite de la croissance exponentielle. C'est cette première chimère qui apparaît sur scène, sous les traits dorés d'une sorte de présentatrice des Molières, au discours voué à la surenchère jusqu'à l'explosion.

Demandons-nous plutôt comment on en est arrivés là. Une question, qui occupe à juste titre une grande place dans nos débats intellectuels et politiques, fréquemment sous l'angle de la sociologie. Catherine Froment choisit de prendre du champ, de remonter le cours de l'Histoire : « Peut-être que pour comprendre la crise, il faut revenir à la source ». Elle part donc revisiter à sa façon les grands archétypes sur lesquels s'est fondé notre civilisation, quelques-unes de ses figures mythiques, depuis Adam et Eve et les « morales à la con qui ont découlé de là, qui ont rétréci l'être humain ». Et puisqu'il est tant question de prophètes, c'est la figure de Moïse qui surgit : au confluent des trois monothéismes, il est celui qui, sauvé des eaux, reçut l'aide de Dieu pour ouvrir la Mer Rouge. Il est le retireur des eaux, mais aussi « celui qui conduit la Clio »...

S'ensuivent une série de tableaux à mi-chemin entre le théâtre et la performance, qu'il serait dommage de déflorer ici. Gladiateurs ou chevaliers, personnages atteints de fléaux intérieurs, malades d'eux-mêmes et du joug qu'ils s'imposent. Portraits féroce-ment justes d'une humanité en crise, aux contours brossés par l'hilarante litanie de leurs maux ; listes pléthoriques dans lesquelles chacun peut piocher des fragments de lui-même et de son entourage pour en rire jaune.

Un amoncellement d'humanités errantes et de corps hurlants, auquel fait suite un dernier – sublime – tableau au quasi-silence saisissant et implacable, rompu par un court texte d'une poésie éclatante.

Maïeutique de la saturation

Catherine Froment réaffirme ici combien elle abhorre l'euphémisme, « cette manie de réduire nos souffrances » ; on l'avait déjà remarqué et ce n'est pas pour rien qu'elle s'entoure de ces comédiens hyperboliques. Ainsi, toute la pièce repose-t-elle sur les figures de l'accumulation et de l'emphase, dans sa dramaturgie, comme dans la structure des phrases et dans les images créées. En rhétorique, cela pourrait correspondre à l'adynaton, un procédé d'exagération agglomérant de nombreux objets a priori incompatibles. Un monstre provoquant à la fois le rire et l'effroi, représentant si bien les inquiétantes boursouflures de notre monde en crise et la surcharge qui pèse sur nos humaines épaules.

Ce théâtre est artaudien, de belle et authentique façon : organique, il prend le réel à bras-le-corps, ne craint pas de s'y heurter, ni de fouiller dans ses plaies ; il médiatise sa violence par le corps de comédiens n'hésitant pas à explorer leurs propres limites, mais toujours avec jubilation. Un engagement qui interpelle intimement le spectateur, sans pour autant chercher à le brutaliser, et qui reste inexorablement du côté de la vie pour terminer sur un lumineux cri d'amour.

Agathe Raybaud